

- Chapitre 1 -

Il savait déjà que la température serait élevée, et que le taux d'humidité serait très fort, à quoi d'autre s'attendre sur une île tropicale ? Par contre il n'avait pas compté sur le reflet du soleil sur une vitre qui l'aveugla au sortir du cockpit alors que l'hôtesse lui souhaitait un bon séjour. Il posa la main sur la rampe. L'escalier de métal avait produit un bruit des plus sinistres lorsque le passager précédent l'avait emprunté. Dès que l'odeur de rouille atteignit ses narines, il sut qu'il n'aurait pas dû. Bien sûr, il y avait un mouchoir dans son costume d'été de lin blanc mais il doutait que le tissu puisse récupérer sa blancheur première s'il s'en servait. Et il ne voulait même pas se laisser aller à penser au fait qu'il n'y avait sûrement aucun pressing dans ce coin de l'Océan Pacifique perdu loin de toute civilisation. Heureusement que les lingettes étaient facilement accessible dans son attaché-case.

Le tarmac était brûlant. Comment pouvait-il en être autrement de bitume noir chauffé toute la journée par le soleil des tropiques ; il sentait la chaleur monter par vagues vers lui. Il croisa deux touristes, le sourire aux lèvres, le visage accusant encore les restes d'un coup de soleil, ainsi qu'un local qui portait une énorme cage contenant un coq furieux. Il vit aussi passer la petite camionnette bringuebalante qui emmenait les bagages du couple et plusieurs roues de véhicule tout en laissant sur la route des traces d'huile. L'avion qui l'avait amené repartirait sous peu faire le tour des autres îles de l'archipel avant de rentrer sur Papeete.

Il n'eut pas à marcher longtemps avant d'atteindre le seul édifice de l'aéroport de Hiva Nui. Il lui avait semblé voir une tour de contrôle à l'atterrissage mais il n'y avait plus devant lui qu'un bâtiment plain-pied au toit en tôle qui devait faire office de gare. L'ombre de l'aérogare fut bienvenue même s'il y faisait aussi, voire plus chaud qu'à l'extérieur. Facilement compréhensible quand un seul et paresseux ventilateur brassait l'air et que la petite dizaine de personnes qui attendaient était tassée par la petitesse de l'endroit.

Les locaux se tournèrent vers lui, sourire de commande sur le visage. L'île vivait de l'agriculture qu'elle exportait tant bien que mal vers le reste de l'archipel voir plus loin, de son artisanat mais aussi et surtout du tourisme. Il chercha mais son nom n'apparaissait sur aucun des panneaux. Il s'en doutait quelque peu,

après tout nul n'avait répondu à ses mails ni à ses coups de fil... Heureusement qu'il avait prévu cette éventualité et préparé l'itinéraire qu'il devait suivre pour se rendre à destination.

Mais sa première préoccupation devait être de recouvrer sa valise avant qu'elle ne reparte seule vers la civilisation. Et puis ce temps serait bien employé, après tout peut-être était-il médisant et son guide était-il juste en retard...

L'employé derrière le seul guichet portait une de ces chemises criardes dites hawaïennes dont il n'avait jusque lors connu l'existence qu'à travers des panneaux publicitaires et il évita soigneusement de s'attarder sur les auréoles de sueur sous les bras. Il sourit, le plus poliment du monde, mais il savait que cette marque de respect et politesse serait perdue sur son interlocuteur qui regretterait juste qu'il ne soit pas une femme à la physiologie généreuse.

— Bonjour, je souhaiterais récupérer mon bagage.

Il y avait longtemps qu'il n'avait dû parler français et son accent était bien trop prononcé sans compter que les mots ne lui venaient pas facilement. La fois précédente, il avait accompagné Caroline à l'ambassade française pour un gala en l'honneur des arts de la table mais il avait eu une semaine pour se préparer et avait engagé un coach pour se rappeler comment converser avec fluidité et naturel. Il se doutait que le guichetier ne lui tiendrait pas rigueur de ses erreurs, mais il fallait qu'il se reprenne rapidement.

En fait, il ne savait s'il devait maudire le jour où il avait appris le français ou le bénir, il avait dans l'idée qu'ils l'auraient exilé ici même s'il n'avait su dire bonjour...

xxx

— C'est vrai que tu ne sais pas !

— Oh mon dieu ! Tu es partie en vacances pile avant que ça commence !

— Mais quand même, qu'est-ce qui peut avoir tellement changé en seulement une semaine ?

La lumière artificielle baignait la petite pièce, mais le nombre de personnes présentes rendait l'endroit soudain plus obscur, enfin surtout autour d'elle. Elle n'était pas agoraphobe mais là, il n'y avait quand même plus beaucoup d'espace personnel et elle ne parlerait même pas d'oxygène, surtout que certaines avaient eu la main lourde sur le parfum ce matin.

L'humanité a toujours eu dans la journée des moments sacrés : l'angélus, la prière du matin, le repas, la quatrième cloche... Des rituels qui rythmaient l'écoulement du temps et rappelaient à l'homme qu'il n'était qu'une partie d'un tout, un grain de sable dans le sablier de l'univers. Dans toute entreprise qui se respectait cet instant était la pause de dix heures trente des secrétaires. Nulle force en ce monde n'avait le pouvoir d'arrêter ce phénomène, grèves, mauvais temps, banqueroute, patron furax, rien n'y faisait. Alors que se tenait cette communion, plus aucune information ne pouvait circuler, plus aucune requête être faite, les puissants devaient sortir de leurs bureaux et trouver par eux-mêmes ce dont ils avaient besoin.

Eris Macrotechnology ne faisait pas exception à cette coutume ancestrale et leurs prestigieux bureaux de New York sis dans l'une des plus hautes et centrales tours de la ville non plus. Ce qui expliquait que toutes les secrétaires du 55ème, l'étage des gros chéquiers, et quelques unes des autres, étaient présentement agglutinées autour de la cafetière, dans la salle de repos aux murs pastel, et surtout encerclaient Gina, leurs yeux brillants et les mots brûlant leurs lèvres rouges.

— Baring est tombée !

— Elle n'a rien vu venir !

— Mais moi je savais que ça arriverait...

— McLachlan lui a tiré le tapis juste sous les pieds.

— Tout le monde savait qu'il voulait sa place !

— Mais elle, elle voyait que Torres comme compétiteur...

— Pourtant ça se voyait !

— Elle est partie juste un jour à Chicago et à son retour tout avait été fait, même son bureau avait été nettoyé.

C'était comme une avalanche d'informations, la digue avait rompu et toutes se précipitaient pour glisser une phrase, pour participer. Le plus étrange était que tout s'enchaînait sans faux-pas, l'une après l'autre, machine à ragots bien huilée.

Il y eut une pause et elle sut que c'était son tour de communier avec le groupe.

— Non ?

Elle avait dit exactement ce qu'il fallait et les sourires s'agrandirent.

— Si !

— Ça fait un choc !

— Tellement rapide !

— Oh elle part avec tous les avantages...

— Moi aussi je veux bien un chèque comme ça le jour de mon départ !

— Vu son âge jamais elle s'en remettra !

— C'est sûr !

— Et puis son orgueil...

— Elle a toujours été centrée sur les apparences...

— Enfin, dans ce métier...

— Elle n'oubliera jamais qu'elle a été humiliée.

— Et puis...

Marta jeta un coup d'œil autour d'elle et murmura.

— McLachlan est un vrai salaud et une amie de chez Black Mesa m'a dit qu'il y avait déjà des rumeurs sur Baring et la raison pour laquelle on l'avait remerciée...

— McLachlan est une raclure de bidet et j'aime pas la façon dont il me regarde.

— Genre il t'a jamais regardée Tina...

— Les filles ! C'est pas le moment !

— Elle a raison.

— C'est clair.

— Non, parce qu'on t'a pas encore dit le plus important !

xxx

Il jeta un dernier regard à son apparence dans la glace jaunie et mal nettoyée mais ne trouva plus rien à retoucher. Ses mains étaient à nouveau propres, même s'il avait dû les savonner plusieurs fois, il avait corrigé les plis du lin et refait sa queue de cheval. Il n'avait plus de raison de tergiverser. Il reprit son attaché-case posé sur le lavabo car le sol... en fait il ne préférait ni y penser ni le regarder, et sortit.

L'aérogare s'était sévèrement dépeuplé et, comme il le pensait, son hypothétique guide n'était pas là. A dire vrai il ne restait plus dans le hangar reconverti et aux sièges bancals que le guichetier et une vieille femme qui passait sur le carrelage brunâtre un balais fatigué après ce qui avait sans doute été la seule et unique heure d'affluence de la journée. Il revint au guichet récupérer sa valise qu'il avait laissée à la bonne garde de l'employé au regard ennuyé qui maintenant feuilletait sans envie un magazine de motos derrière l'écran cathodique de son ordinateur antédiluvien.

— Excusez-moi, savez-vous s'il y a un bateau qui relie Hiva Nui à Ata Hiva ?

— Ouais, ya la navette, répondit l'homme sans lever les yeux de sa lecture pour parler au client.

— L'ai-je ratée ?

— Elle fait six – six.

— Pardon ?

Certes son français n'était pas parfait, mais il doutait quand même du sens et de la cohérence de cette phrase.

— Elle arrive à six heures le matin et repart à six heures le soir.

— Donc il me reste trois heures à attendre si je souhaite la prendre.

— Ouais.

L'homme tourna la page et le bruit résonna dans la salle vide, rejoint par le rythme silencieux du ventilateur et le frottement de la serpillère.

— Savez-vous s'il y a des bateaux prêts à m'y emmener avant ?

L'homme soupira et baissa enfin son magazine.

— Ça dépend, mais j'vous préviens, c'est tous des bateaux de pêche.

— Peu m'importe.

Il sortit un billet de mille francs polynésiens de sa poche intérieure. Il avait encore beaucoup de mal à évaluer la valeur de ce pourboire dans une économie insulaire mais il ne devrait pas réussir à offenser pareil personnage.

— Sauriez-vous par hasard si quelqu'un pouvait m'amener jusqu'au port ?

Bien sûr le guichetier fut plus qu'heureux d'appeler son frère sur un téléphone fixe datant de la Guerre Froide pour le faire conduire en ville.

Il tira sur ses manchettes pour remettre sa chemise en place. Pour l'heure tout se déroulait sans accroc et conformément à ses estimations. La traversée d'une heure et demie devrait l'amener à Vaihatu vers le coup de cinq heures ce qui lui laissait une heure de jour encore avant d'atteindre sa destination.

xxx

— Le plus important ?

Gina sentit le poids de tous les regards à nouveau sur elle.

— Oh oui, le plus important.

— Parce que Baring n'était jamais seule.

— Elle est venue avec lui.

— Moi j'aurais pensé qu'elle repartirait avec.

— Elle aussi sûrement !

— Je veux dire tout le monde savait qu'elle couchait avec.

— Total cougar.

— Mais il était tellement gentil et serviable.

— Et bien habillé.

— Et des manières impeccables.

— Et du standing.

— Sans parler de sa famille...

— Mais toujours honnête et humble.

— Vous dites ça uniquement parce qu'il est beau. Il aurait été chauve et un peu gros vous en auriez rien eu à foutre de votre Prince des glaces.

Le silence retomba et chacune des secrétaires se braqua sur l'unique mâle de l'assistance. Harry prit une gorgée de son café et eut du mal à déglutir.

— Quoi c'est vrai ? C'était un connard de la haute comme tous les autres mais il était beau et vous êtes toutes tombées sous son charme.

— Kris n'a jamais été comme ça !

— C'était un gentleman !

— Exactement ! Contrairement à certains.

— Trois ans qu’il a travaillé avec nous et jamais il n’a oublié mon anniversaire.

— Chaque année il m’a offert des fleurs le jour de ma fête.

— Et des roses pour toutes les secrétaires le jour de la Saint Valentin.

— Et toujours avec le sourire.

— Et toujours un mot gentil, jamais il n’oubliait de remercier.

— Même quand elle le faisait travailler jusqu’à minuit.

— Même quand elle le forçait à rentrer d’une soirée encore en smoking pour taper un mémo.

— Et qu’est-ce qu’il était beau ! Le noir et blanc strict du smoking lui allait tellement bien !

— Et ses cheveux blonds et longs.

— Ses yeux bleus.

— Son visage viril.

— Avec ces fossettes quand il souriait.

— Et ses muscles, l’été dernier lorsque la clim était cassée et qu’il nous a aidées à réorganiser les archives...

Un soupir monta de leurs poitrines.

— Il était parfait ! Le prince du 55ème.

— Mais il avait un regard tellement triste...

— Oh oui.

— Je suis sûre qu’il avait une tragédie dans son passé.

— Un amour perdu.

— Ce qui expliquait sa relation avec cette vieille peau de Båring.

— Mais... il a été renvoyé ?

Gina ne regardait même plus sa tasse de thé devenue froide entre ses doigts. Une expression peinée se lisait sur le visage de toutes. Maggie prit sa main entre les siennes comme pour lui annoncer une terrible nouvelle.

— Oh non, bien pire.

xxx

Il n'avait aucune idée des effets de l'eau de mer sur le lin mais il allait bientôt pouvoir les constater de première main car le bateau qui filait sur l'océan d'un bleu profond ne fendait pas tant les vagues qu'il les brisait en mille éclaboussures qui finissaient forcément par lui arriver dessus. Il n'avait jamais été plus heureux de la coque solide et imperméable de sa valise casée sous le petit banc de bois, et de sa décision de laisser à New York son habituel attaché case en cuir pour un autre rigide et imperméable.

Il bougea ses pieds pour éviter la flaque d'eau qui s'était formée dans le fond du bateau que ses chaussures en cuir italien n'apprécieraient pas. Lorsqu'il avait vu l'embarcation il avait craint qu'elle ne tombe en morceau mais on l'avait rassuré qu'elle avait quinze ans de bons et loyaux services derrière elle, ce qui à dire vrai ne l'avait pas non plus rasséréiné. Ils fendirent une nouvelle vague et la flaque grandit une fois de plus.

Jacques, le pêcheur à l'accent qu'il qualifierait de chantant pour ne pas être désagréable, était à la barre et silencieux ce qui était une chance car non seulement il avait du mal à comprendre son français mais en plus le claquement du vent à ses oreilles l'empêchait d'entendre autre chose que les cris des oiseaux marins et le crépitement des vagues qu'ils brisaient.

Son bras commençait à lui faire mal et il en changea, posant sa main gauche sur le panama que son guide l'avait généreusement aidé à trouver et à acheter dans l'une des boutiques d'artisanat quand il s'était rendu compte qu'il n'y avait aucune ombre sur le bateau de pêche. Bien sûr le couvre-chef n'était pas exactement des plus raffinés et bien confectionnés mais il n'avait pu mettre ses chapeaux dans la valise qu'il avait préparée bien trop vite, car la pression les aurait déformés. Il s'était donc résolu à s'en procurer de nouveaux sur place et à cheval donné...

Il savait pertinemment qu'il ne pouvait partir sans, il n'y avait pas seulement la promesse de coups de soleil sur sa peau blanche malgré l'écran total qu'il avait soigneusement appliqué à nouveau en attendant que Jacques daigne sortir du café, il y avait aussi l'insolation qui ne manquerait pas de s'abattre sur lui s'il ne mettait ses lunettes et un couvre-chef pour se protéger de la réverbération. Il n'avait aucunement envie d'arriver à destination nauséeux et fiévreux, voilà qui ferait une splendide première impression...

Il laissa son regard glisser sur la beauté incroyable de ce paysage de carte postale. Ils se rapprochaient de Ata Hiva, Hiva Nui à peine visible au loin derrière eux, entourée d'une brume de chaleur. La nouvelle île se découpait dans le ciel d'un bleu parfait, ses hauteurs vertes et sauvages entourant de noirs pics déchirés comme des flèches soudaines dressées vers l'azur, attiraient l'œil alors que quelques taches bleu clair laissaient voir les lagons qui entouraient quelques baies. Il n'arrivait pas encore à distinguer d'habitations humaines.

D'après ses recherches l'île, plus petite que Hiva Nui était moins peuplée encore et bien peu de touristes s'y aventuraient, il y avait deux villages installés au bord de l'eau dans deux vallées différentes, trois pensions et un minuscule hôtel, un parc naturel doté d'un observatoire scientifique de la faune et la flore, un musée de l'artisanat local qui faisait aussi office de boutique de souvenirs, des chevaux dont certains sauvages, et toute une vallée qui n'était qu'une énorme propriété privée.

Il scruta l'île qui devenait plus grande à chaque minute, tentant de se repérer par rapport aux deux photos qu'il avait réussi avec difficulté à trouver, mais il n'y arrivait pas. Qu'importait, il y aurait bien quelqu'un à Vaihatu pour lui indiquer comment se rendre à destination ou pour l'y conduire puisqu'il doutait de trouver en ville quelqu'un l'attendant. Il était forcé de se rendre à l'évidence : soit nul n'était au courant de son arrivée, et au vu des nombreux messages qu'il avait laissé par mail et téléphone il doutait que ce soit possible, soit ce fait n'avait pas été jugé assez important pour faire venir quelqu'un à sa rencontre.

Il ne soupira pas car il ne servait à rien à de s'appesantir sur ce qu'il ne pouvait changer mais c'était une nouvelle préoccupation à laquelle il devrait remédier.

Un banc d'exocets apparut soudain autour du vaisseau et il ne put empêcher ses lèvres de sourire.

— Qu'est-ce qui peut être pire que d'être renvoyé ?

Lisa eut un sourire méprisant et Gina se sentit rougir.

— Être muté bien sûr.

— Il a été muté ? A Seattle ?

— Oh non, ma chère, bien plus loin, dit Maggie, un sourire toujours maternel sur les lèvres.

— Pff... ce n'est même plus une mutation.

Lisa reposa sa tasse vide.

— C'est un exil.

Tina approuva en hochant la tête.

— Tu parles c'est surtout une rétrogradation, déclara Marta.

— De toutes façons McLachlan l'a toujours détesté.

— Faut dire il est laid et vieux.

— C'est un vieux dégueulasse tu veux dire, intervint Tina.

— Il essayait toujours de l'attaquer.

— Il a tenté de le faire renvoyer à deux reprises.

— C'est à cause de Mellie.

— L'intérimaire ?

— Qui d'autre ?

— Vrai qu'il bavait sur elle.

— Je me souviens du bracelet en toc dans son écrin Tiffany sur le bureau...

— Et les fleurs de mauvais goût...

— Et les chocolats français à la liqueur.

— Bref il voulait Mellie dans son lit.

— Sauf qu'elle était à fond sur Kris.

— Elle regardait même pas McLachlan.

— Qui peut lui en vouloir ? dit Alice en soupirant en repensant au prince du 55ème.

— Enfin c'était bien avant que tu viennes bosser ici, Gina, dit Lisa, toujours un peu hautaine parce qu'elle était l'une des plus vieilles, des mieux payées et des plus importantes d'entre elles.

— Toujours est-il que McLachlan détestait Kris.

— Et il a trouvé le moyen de se venger.

— En l'exilant à l'autre bout du monde.

— Dans une filiale en Europe ? demanda Gina.

— Pire.

— Bien pire !

— Il l'a envoyé avec le Monstre.

Le silence, épais comme la neige, soudain comme l'éclair s'abattit sur la pièce.

La voix de Gina s'éleva presque inaudible.

— Non ?

— Si ! répondit le chœur de tragédie grecque.

xxx



Dans la collection

MIDGARD